

# Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

*Rédacteur en Chef* : Rosa BAILLY

*Secrétaire de la Rédaction* : Henri de MONTFORT

*Administrateur* : Jeanne LEMONIER

Abonnements :

5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :

7, Rue de Poitiers — PARIS-VII<sup>e</sup>

Téléphone : Fleurus 25-71

Abonnements :

5 francs par an



*Le Château du Wawel à Cracovie*



## SOMMAIRE

Cracovie. — La Ville. — Les Eglises. — Les Monuments  
civils. — Casimir STRYIENSKI.  
Adalbert Korfanty. — H. de MONTFORT.

Un vœu de Jeunes Filles. — FREDRO.  
Notre Action. — Notre Pétition. — Nos envois de Livres  
en Pologne. — Appel aux Enfants de France.

# CRACOVIE

## I

### LA VILLE

Dans la partie de son « Journal de Voyage », écrite par son secrétaire, Montaigne se montre à nous plein de « cette humeur avide de choses nouvelles et inconnues ». A Rovere, au moment d'entrer en Italie, quand ses nombreux compagnons de route se sentent déjà un peu las d'avoir traversé toute la France, le nord de la Suisse, la Souabe, la Bavière, le Tyrol, Montaigne, lui, est plus allègre, plus dispos que jamais. « Je crois, à la vérité », nous dit son secrétaire, « que, s'il eût été seul avec les



*Eglise Sainte-Croix*



*Intérieur de l'Eglise Sainte-Croix*

siens, il fût allé plutôt à Cracovie ou vers la Grèce, par terre, que de prendre le tour vers l'Italie; mais le plaisir qu'il prenait à visiter les pays inconnus, lequel il trouvait si doux que d'en oublier la faiblesse de son âge et de sa santé, il ne le pouvait imprimer à nul de la troupe, chacun ne demandant que la retraite. » Quel dommage que ce bon Montaigne n'ait pas vu Cracovie ! C'est là qu'il aurait pu jouir de ce divin imprévu qui, pour lui, était tout le plaisir du voyage. Il serait arrivé en 1581, au milieu du règne d'Etienne Batory, alors que, florissante et dans tout l'éclat de sa grandeur, la Pologne tenait en échec Ivan le Terrible — et recevait, à Pskow, les humbles hommages des Moscovites. Il aurait vu la ville de Krakus pleine de magnificences et dans le décor, aujourd'hui un peu trop vide, les cortèges, les processions, les triomphes, les cavalcades — la cour toute chatoyante, le clergé épiscopal, les magnats, les castellans, les palatins, les gentilshommes aux costumes à l'orientale — toute cette foule brillante et superbe qui devait se déployer à souhait sur les vastes places et dans les rues de la ville royale. Et Montaigne eût été le bienvenu à la fameuse université fondée par Casimir le Grand..., mais surtout nous aurions quelques pages de



son secrétaire où se reflétaient les impressions du maître.

Bien rares sont les voyageurs français qui sont allés ou vont à Cracovie. — Munich et Vienne forment la limite extrême des plus avides, des plus curieux — et si Pétersbourg et Moscou voient quelques-uns de nos compatriotes, Cracovie n'en arrête qu'un bien petit nombre au passage.

Il est évident qu'il faut être initié pour comprendre Cracovie, il faut même avoir du sang slave pour sentir toute l'émotion qu'on peut éprouver en passant pour la première fois sous la Brama Floryanska, cette porte de Saint-Florian, qui était l'entrée d'honneur de la ville et où s'ouvrait la route de Varsovie — depuis condamnée par les fortresses et tout l'arsenal de la frontière russe et rébarbative — ces épithètes sont synonymes en Galicie. Il faut donc être au moins préparé par des lectures — et savoir quelques mots d'histoire si l'on veut jouir pleinement d'un séjour à Cracovie. Avant de partir pour l'Italie, à moins d'être un nigaud — ne sait-on pas ce que l'on va voir ? A Florence, à Rome, à Venise, à Padoue, dans toutes ces villes, nous allons chercher quelque chose que nous connaissons d'avance, suivant nos goûts et nos études ; ici, la maison de Dante ; là, le tombeau de Véronèse ; ici, le dernier mot de l'art raphaëlesque ; là, les primitifs tâtonnements du sublime Giotto.

Cracovie, c'est tout à la fois Paris, Reims et Saint-Denis — la capitale, la ville du sacré et la ville des tombeaux. C'est Londres et Westminster Abbey, Florence et Santa-Croce, c'est le monument où reposent cinq siècles de gloire, et où se conserve le souvenir toujours vivant d'une opulence évanouie, d'une indépendance perdue, d'une liberté enchaînée.

A côté de cet intérêt historique, il y a encore les mœurs, les croyances, la ferveur religieuse, aussi vive, aussi ardente qu'en Espagne, et peut-être plus sincère, — le ghetto où sont encore parqués les juifs — et les églises innombrables, dont quatre ou cinq sont des œuvres d'art, les palais, enfin tout ce que la richesse et le goût ont élevé de précieuses structures aux jours d'autrefois. C'est un peu à travers une poussière de vétusté qu'apparaissent ces splendeurs, — mais on n'en est que plus ému, — et les vers de Byron chantent en votre tête, — ces vers admirables sur la gloire mourante de la cité des lagunes :

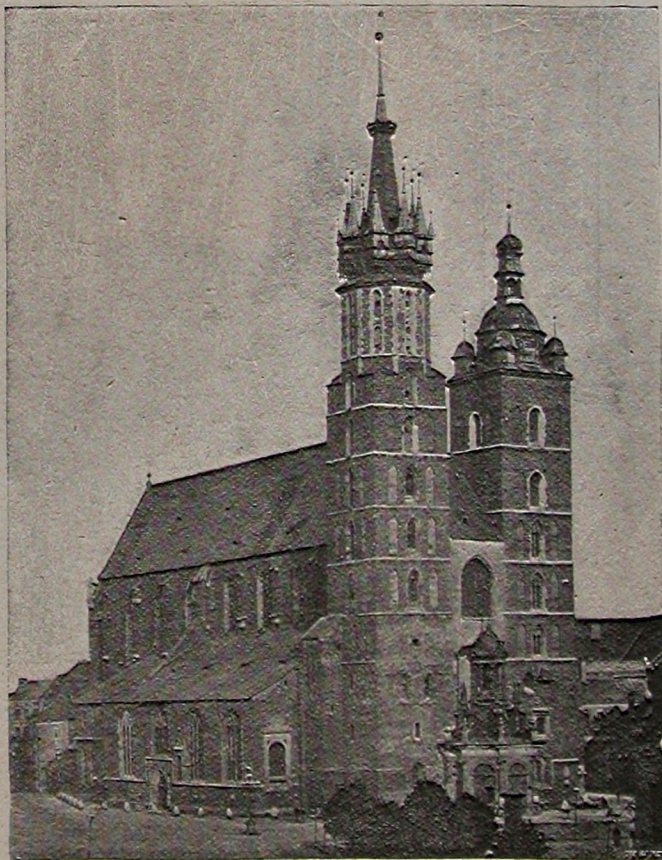
*In purple was she robed, and of her feast  
Monarchs partook, and deemed their dignity increased...  
Those days are gone — but beauty still is here,  
States fall, arts fade — but nature doth not die....*

« De pourpre elle était vêtue, et les monarches en prenant part à ses fêtes, croyaient augmenter leur dignité... Ces jours ne sont plus, — mais la beauté est toujours là. Les états tombent, les arts disparaissent, — mais la nature ne meurt pas. »

★★

Dans une plaine riante aux gracieux mouvements de terrain, s'étend Cracovie, encerclée par la Vistule, qui baigne de ses nappes bleues la colline, le Wawel, où se dressent l'ancien château des rois et la cathédrale ; là, suivant la légende, Krakus tua le dragon qui symbolisait sans doute la discorde civile. — C'est le berceau de la cité. — Le Wawel domine toute l'ancienne ville dont

le centre est une grande place, — le Rynek, — au milieu de laquelle s'allonge la halle aux draps, — Sukiennice, — curieux monument avec ses arcades ogivales et sa jolie frise aux volutes en S, séparées par des pilastres surmontés de sculptures — motif cracovien qu'on retrouve dans plus d'une construction ancienne et moderne. — Sur cette même place, Notre-Dame, église gothique en briques rouges, aux tours élancées — puis, le beffroi de l'ancien Hôtel de Ville, Sainte-Barbe, petite chapelle avec un autel extérieur, aux encadrements sculptés, et Saint-Adalbert, la plus ancienne église de Cracovie, rebâtie au XVIII<sup>e</sup> siècle, et toutes ces constructions animent cette place dont les dimensions rappellent l'étendue de Bellecour à Lyon. Le Rynek est le cœur de la ville, l'endroit où les désœuvrés se promènent et se font voir — mais c'est un jour de marché que le coup d'œil est tout à fait réjouissant : — partout les notes gaies des vêtements des paysans et des paysannes qui ont gardé le costume national — les hommes, la longue redingote blanche aux passepoils amarante, le chapeau noir à coiffe toute chargée de fleurs artificielles et métalliques — les femmes, la jupe ample et courte, les bottes, le fichu voyant posé sur la tête et noué sous le menton. — Les figures sont belles, bronzées, les pommettes souvent un peu saillantes, — quelques



*Eglise Sainte-Marie*



physionomies très pures aux yeux clairs, aux nez bien faits, à l'ovale d'un contour fin et délicat. De loin, cette foule mouvante et bariolée, baignée de lumière, compose un tableau d'une belle tonalité ; — Bonington,

plantations, les faubourgs, dont le plus curieux est le Kazimierz, le Ghetto, autrefois séparé de la ville par un bras de la Vistule qui a été comblé.

Le Kazimierz était une ville à part, fondée par Casi-



*La Porte Saint-Florian*

dans quelques-unes de ses aquarelles, a donné cette note vivante et cette limpidité du plein air.

Onze rues débouchent sur le Rynek, toutes aboutissant aux plantations, ceinture verdoyante qui entoure Cracovie et remplace les fortifications dont il ne reste guère que la Brama Floryjanska. Au delà des

mir le Grand pour les juifs. Encore aujourd'hui, ils demeurent presque tous en ce quartier et leur costume reste distinctif ; — les jours de fête ils ont la longue houpelande de satin noir et le bonnet rond bordé d'une fourrure qui s'hérise autour de leur tête, — les jours de travail, une lévite d'étoffe sombre



descendant jusqu'au talon et le chapeau de soie haut de forme, à larges bords. Les vrais juifs, — les fervents, je pense — ont, de plus, des « repentirs », deux longues boucles de cheveux en tire-bouchon qui tombent sur leurs joues.

Cracovie est une des rares villes qui possèdent des israélites aussi couleur locale, et aussi pittoresques. Des têtes superbes dans le nombre — comme en a mis Munkacsy dans ses scènes bibliques.

Les femmes juives mariées font toutes le sacrifice de leur chevelure et portent une perruque — le plus souvent de satin marron avec une roie brodée en soie blanche.

Le samedi-saint, c'était le jour de leur Pâque : entassés dans une chambre basse — les synagogues étant trop petites pour contenir la foule des fidèles — des hommes revêtus d'écharpes blanches rayées de bleu ou de noir — ce qu'ils appellent leurs robes mortuaires — leurs linceuls — prient avec ferveur d'une voix ululante, et en faisant des balancements de corps.

On s'étonne presque de ne pas voir à Cracovie le bonnet jaune de Shylock, tant cette race juive de Galicie conserve avec amour les vieilles traditions et les antiques usages. — Cependant l'élément israélite commence à envahir la ville. — A côté d'un des plus aristocratiques hôtels, une maison d'une architecture bizarre et lourde étale sa masse — c'est la demeure d'un juif riche.

Il serait temps de se dégager de cette atmosphère, de cette odeur rance qui est aussi particulière que celle des bazars levantins.

Sortons de la ville et voyons de loin Cracovie qui s'estompe dans la brume du matin et s'enveloppe d'une buée violette ; — voici le Wawel majestueux et le clocher gracieux de Notre-Dame, Panna Marja (Mlle Marie), comme on dit en polonais, — là-bas le dôme verdâtre de Saint-Pierre — et plus de trente tours d'églises s'élèvent, comme autant de prières, vers un ciel aux tons d'aquarelle, d'un bleu pâle, bien en harmonie avec cette claire et transparente silhouette, aux lignes exquises, avec ce panorama qui, peu à peu, sous le soleil, commence à miroiter et à sortir du nuage.

## II

### LES EGLISES

Cracovie est donc la ville des églises ; — en un aussi petit espace, on ne trouverait pas ailleurs, dit-on, un aussi grand nombre de pieux sanctuaires.

Les couvents ont tous le leur, ouvert au public. Aux Récollets, un chemin de croix en plein air, formant une vaste cour avec ses quatorze chapelles qui représentent les stations douloureuses ; aux Carmélites, un calvaire dans une loggia dont le mur est rempli d'une fresque moderne et dramatique : un ciel sombre où passent des éclairs, un ciel de Golgotha ; puis, aux Capucins, une colonne assez élevée devant le portail, à l'extrémité de l'avenue, une statue de la Vierge dont les vêtements flottent « au gré du vent » — d'un gracieux effet ; partout des symboles invitant à l'exaltation religieuse, appelant et réveillant la foi — et partout des gens en prière, agenouillés dans la rue devant ces

images. La ferveur est encore celle du moyen âge — et il faut avoir vu prier ainsi à Cracovie pour comprendre ce que devait être ce souffle chrétien d'autrefois — cet élan vers les choses mystiques qui se manifestait, et par tant d'actes et de monuments : les Croisades, les vies merveilleuses de saint François d'Assise et de sainte Catherine de Sienne, — les basiliques, les cathédrales surgissant d'un bout à l'autre de l'Europe, dressant en tout lieu leurs murailles et leurs tours, et proclamant bien haut que le Christ vivait en ces âmes simples et pures, en ces cœurs attendris et émus.

Ajoutez à cela le chant des cloches, dont la symphonie langoureuse plane sur la ville — et aussi, à chaque heure, la phrase musicale (le Hejnal) que lance aux quatre points cardinaux un sonneur de trompette du haut de Panna Marja (Notre-Dame) : — quelques mesures simplement, archaïques, funèbres, trainantes, jouées avec cet accent slave qui exagère un peu l'émotion — quelque chose comme certains passages fébriles et maladifs de l'admirable musicien de Varsovie — Chopin — ou même comme cette musique tzigane où vibrent tant de fiévreuses lamentations.

C'est, paraît-il, un rappel constant de notre fragilité — le « tu mourras » des Trappistes, — c'est une demande de prière pour les trépassés.

Les lampes d'expiation qui brûlent à une fenêtre de la place Saint-Marc de Venise sont un lugubre souvenir, mais ce hejnal dépasse en tristesse les petites flammes discrètes, et nous fait penser au jugement dernier.

Rien n'est épargné en cette ville pour que se conservent et se raniment les croyances dans ce qu'elles ont de plus beau et de plus sévère. Et cela me rappelle ce mot d'un Cracovien de beaucoup d'esprit — Maurice Mann — : « Dans d'autres villes, il fait bon vivre ; à Cracovie, il fait bon mourir. » Et il disait vrai, — il a eu l'enterrement magnifique de ses compatriotes : le corbillard vitré, au travers duquel on aperçoit le sarcophage étincelant de cuivres ciselés, soutenu par quatre pieds de bronze — et les chevaux montés à la Daumont par de noirs cavaliers et tout un clergé qui peut déployer sa pompe et accompagner solennellement un cercueil jusqu'au champ de repos.

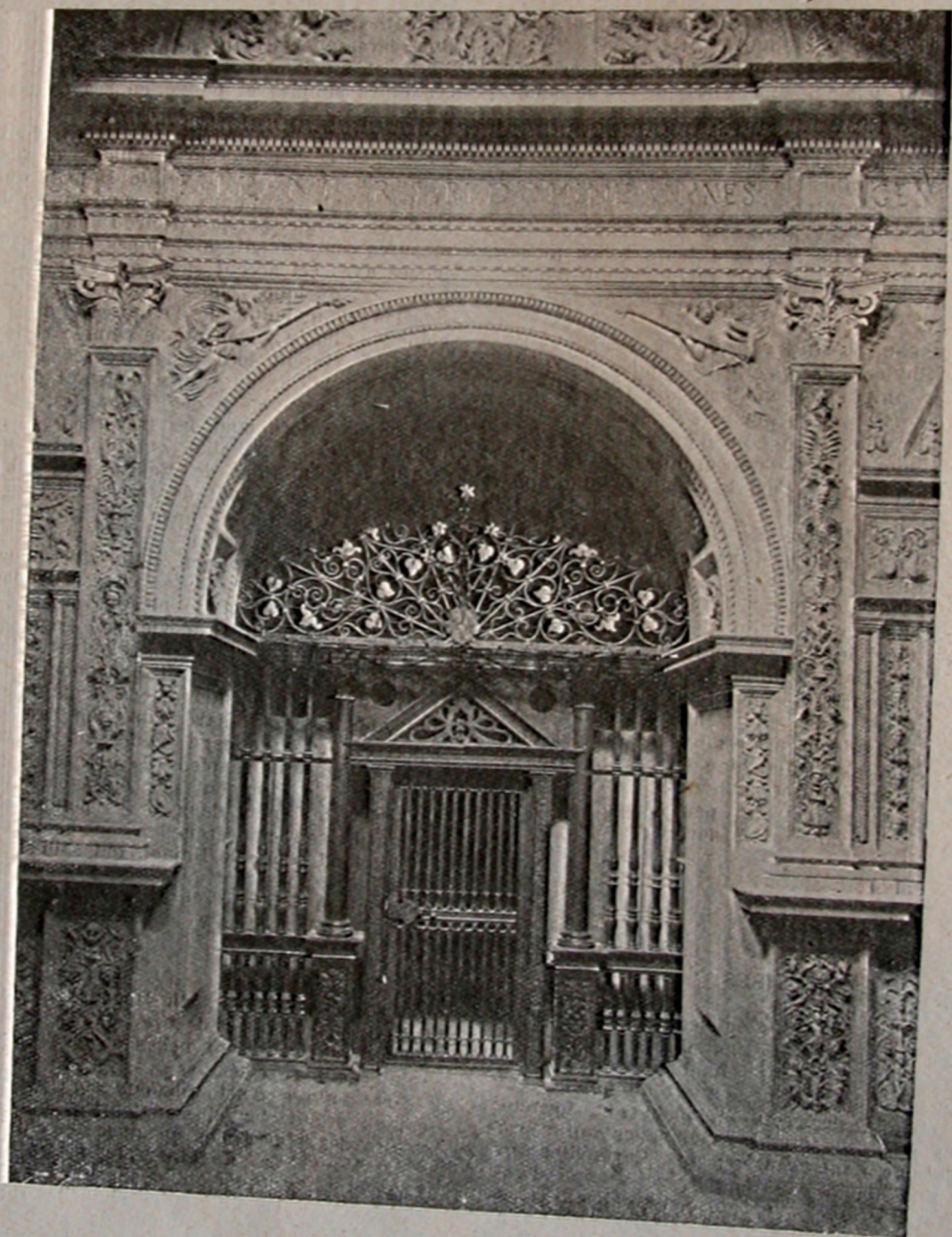
Et quand sonne le Hejnal, qui sait si parfois quelque bonne âme, pensant à cet être disparu, ne prie pas pour lui en souvenir de ce mot charmant de tranquille et calme résignation ?

« Pour les églises, dit Regnard, il faut rendre justice aux Polonais, et dire qu'ils sont extrêmement jaloux qu'elles soient belles et bien desservies : l'or y reluit de tous côtés. »

Les œuvres d'art religieux sont admirables à Cracovie ; architectes et sculpteurs y ont laissé des souvenirs des plus belles époques.

Au Wawel, à la cathédrale, si les fréquentes additions et réparations ont désharmonisé l'ensemble de la construction, les différentes chapelles qui se sont groupées successivement autour de la nef gothique et où l'on retrouve intacts les styles les plus divers, sont d'un intérêt incontestable. Entre toutes, la chapelle de Sigismond (Kaplica Zygmuntowska), que l'on restaure en ce moment, est un chef-d'œuvre ; elle a été construite au xvi<sup>e</sup> siècle par un architecte italien : Barto-





*Portail de la Chapelle des Jagellons à la Cathédrale du Wawel*



Uomo Borecci, et rappelle les monuments les plus achevés de la Renaissance florentine.

Enfin, comme à Saint-Denis, les tombeaux — dont le premier est celui de Ladislas Lokietek (xiv<sup>e</sup> siècle), père de Casimir le Grand, et le dernier, celui du poète national Adam Mickiewicz; — forment toute une histoire de la sculpture.

Ici, le sarcophage à baldaquin gothique de Casimir le Grand, avec ses ogives ajourées, ses colonnes élégantes, et l'effigie du roi mort, et le pourtour où, dans des niches richement ornées, prient et pleurent de naïves figurines.

Là, le tombeau de marbre rouge de Casimir Jagellon, d'un gothique enchevêtré, dans lequel l'art allemand un peu lourd, un peu compliqué, étale sa richesse et sa profusion de détails. Pourtant il faut admirer les personnages mouvementés qui décorent le sarcophage et la statue de Casimir, au visage dantesque exprimant une noblesse toute royale.

Ce tombeau fut sculpté en 1492, par Wit Stwos, artiste de Nuremberg, dont Cracovie possède plusieurs autres œuvres importantes.

Et voici, devant le maître-autel, une plaque de cuivre d'un dessin merveilleux et un haut-relief en bronze, ouvrage d'un autre Allemand : Fischer. C'est le tombeau du cardinal Frédéric Jagellon (mort en 1503), frère du roi Sigismond I<sup>er</sup>.

Ce haut-relief est une des beautés de la cathédrale. On y voit saint Stanislas, patron de Cracovie, celui dont les reliques sont enfermées en un sarcophage d'argent qui se dresse sur un autel au milieu de l'église; il est accompagné de Piotrowin, humble héros d'une touchante légende, et présente le cardinal à la Sainte Vierge. La composition et l'exécution de cette scène sont d'un maître. Fischer, si toutefois l'attribution est authentique, est le Donatello de Nuremberg.

Les cénotaphes de la Renaissance sont légion. — Dans la chapelle des Jagellons, les monuments sévères et sobres de Sigismond le Vieux, de son fils Sigismond Auguste et d'Anne Jagellon, — c'est un sculpteur florentin, Santi Gucci, qui les a exécutés. Le cénotaphe d'Etienne Batory est du même artiste, mais cette fois Gucci déploie toute la fougue de son imagination et crée une œuvre moins pure que les précédentes, mais d'une splendeur et d'une richesse merveilleuses. La statue du roi fait penser au tombeau de l'amiral Chabot qui est au Louvre — elle est de marbre rouge, et représente Batory, à demi-couché, tenant le sceptre et le globe. Les trois anges qui soutiennent l'élégant cartouche, les armoiries semées à profusion, les colonnes et les statues symboliques qui pondèrent l'ensemble de la composition, tout, jusqu'aux moindres motifs d'ornementation, révèle un goût très affiné, presque quintessencié — c'est un morceau « *di bravura* », à fioritures étourdissantes. Après cet effort, le style Renaissance disparaît pour faire place au baroque qui va envahir la cathédrale de ses clinquants astragales et du luxe surabondant de ses décors trop fastueux...

*Non ragionam di lor, ma guarda e passa.*

Enfin, un dernier cénotaphe, antérieur à celui de Batory, — le monument de l'évêque Tomicki (1535), doit être signalé; il est aussi d'un italien, Jean-Marie, de Padoue, — c'est un chef-d'œuvre de la plus pure Renaissance; le prélat, couché dans une lassitude

pleine de naturel, domine toute la composition et lui donne une majestueuse unité que les lignes droites du cadre conservent dans toute sa belle ordonnance.

Ainsi s'épanouissent naturellement, en cette cathédrale, les arts allemands et italiens à une époque splendide, non pas comme dans un musée, isolés et désorientés.

Je ne sais rien de triste et d'inconvenant comme la profanation des tombeaux — et le transplantement des sépultures; et dire que Cléopâtre dort à Londres!

Sous la cathédrale se trouve une crypte où, à partir de Sigismond I<sup>er</sup>, furent déposés les sarcophages des rois et des grands hommes.

Dans la froideur de ces chapelles voûtées, devant ces cercueils, l'émotion vous envahit; on tressaille à ces noms entrevus à la lueur vacillante d'un cierge: Sobieski! Kosciusko! Poniatowski! l'on a presque honte de troubler ce divin repos et de promener sa modernité au milieu de ce monde héroïque.

La patrie revit tout entière en présence de ces morts illustres; on évoque ces gloires disparues, l'on pense aux efforts faits par tout un peuple pour conserver l'héritage de tous ces braves et de ces vaillants, et l'on voit la Pologne broyée, qui, respirant encore, ressuscite par trois fois en ce xix<sup>e</sup> siècle pour retomber sous son triple joug et... espérer toujours.

..

Notre-Dame a conservé son aspect premier et n'a pas l'allure composite de la cathédrale; sa silhouette rouge se détache gracieusement et librement; deux tours d'inégale grandeur, toutes encochetées, légères et sveltes, la ligne du toit, voilà tout. Il y a eu évidemment des additions nombreuses, entre autres un portique, pentagone en style baroque qui a remplacé, sans doute, l'ancien portail gothique, mais l'ensemble est homogène et le contour général est bien moyen âge.

L'intérieur avec ses restaurations polychromiques qui couvrent toutes les surfaces, est aussi d'un effet satisfaisant.

A midi, pendant un office, si l'on pénètre dans la grande nef, le spectacle est vraiment beau; — dans l'ensoleillement, le gigantesque retable (1) du grand autel, en bois sculpté et doré, reluit comme une chasse et « rayonne de mille feux », les verrières étincellent, la voûte bleue étoilée de points d'or enveloppe tout cet éclat et de jeunes anges (2) peints sur les parois du chœur montent jusqu'au faite et semblent vouloir atteindre le ciel; — la foule, debout, se presse jusque sur les marches de l'autel et remplit l'immense vaisseau de son murmure pieux.

Outre le retable, Notre-Dame renferme plusieurs œuvres d'art — entre autres, le monument des Montelupi. C'est à un Montelupi que l'on doit l'installation des postes en Pologne et, en reconnaissance de ce service, sa famille fut anoblie et une place d'honneur lui fut

(1) Ce retable, qui est le chef-d'œuvre de Wit Stwos, fut exécuté de 1479 à 1489; il donne une idée exacte de son talent bien plus que le tombeau de Casimir Jagellon.

(2) Chacun d'eux représente une phrase des litanies de la Vierge. Ces anges ont été faits d'après les dessins du grand peintre cracovien, Jean Matejko, qui a aussi dirigé les travaux de décoration polychrome. La restauration architectonique a été faite avec beaucoup de talent par Thadée Stryniski.



accordée dans le chœur même de Notre-Dame. Le mausolée n'a rien de funèbre, on dirait une façade gracieuse et élégante de palais vénitien.

On pourrait encore parler des autres églises, s'arrêter à Saint-Florian devant un retable de petites dimensions, curieux travail allemand, qui serait, dit-on, de Wit Stwos; aux Dominicains, devant la belle plaque de bronze du tombeau de Buonacorsi, surnommé Calh-maque (précepteur célèbre de Jean-Albert Jagellon, et ensuite premier ministre de ce roi), œuvre anonyme du plus haut intérêt, datée de 1496; à Sainte-Catherine et au Corpus-Christi, devant de curieux autels baroques; à Saint-Pierre (où prêcha Skarga), beau spécimen du style jésuite et qui serait digne de Vignole, mais il faut se borner; dirigeons nos pas d'un autre côté, il y a encore tant de choses à Cracovie qui valent le voyage!

### III

#### LES MONUMENTS CIVILS

Les monuments civils sont aussi fort curieux et très caractéristiques. Nous avons déjà aperçu, en parcourant une première fois Cracovie, les Sukiennice (l'ancienne halle aux draps), sur le Rynek. C'est une immense construction (1) oblongue avec des arcades gothiques animées par des magasins, et une voûte intérieure qui traverse le bâtiment en son entier; là, sont installés les petits marchands: étalages gais, étoffes voyantes, fichus de toutes couleurs; et, comme au Temple, c'est l'invite perpétuelle au client, le « achetez-moi donc quelque chose, madame », et le même barguignage, — la dame s'en va, la marchande la rappelle, et l'affaire est conclue pour la moitié du prix; on appelle cela le « marché cracovien » (targ krakowski) — l'expression est populaire et classique.

Loin de ce mouvement du Rynek, dans la tranquillité d'une rue de province ou du faubourg Saint-Germain, se trouve la bibliothèque Jagellonne, qui fut autrefois le siège de l'Université (2).

Cette bibliothèque a une cour cloîtrée, — un vrai bijou d'architecture — vaste, pleine de lumière; les arcades ogivales sont d'un joli galbe — au-dessus court un balcon aux sculptures ajourées, et des fenêtres de formes variées percent le mur à intervalles inégaux — les poutres du toit s'avancent, soutenues par des triangles de charpente qui viennent s'accoter au mur.

Tout cela a le charme des vieilles choses, ce charme indéfinissable que l'on éprouve devant les portraits d'aïeules, ces portraits aux pâles sourires qui rappellent un monde à jamais effacé.

L'ancien château des rois, bâti sur le Wawel, est bien le plus triste spectacle que l'on puisse voir. Abandonné aux soldats autrichiens, il est devenu une caserne et est tout imprégné de relent nauséabond et des effluves de l'iodoforme, car cette caserne est aussi un hôpital militaire (3).

Pourtant, la cour d'honneur, malgré tout, garde son caractère royal; trois galeries superposées la ceignent

de leurs pleins cintres renaissance et donnent encore grand air à cette partie du château. On croit voir dans ce cadre la cour d'autrefois, dont la relation de l'entrée des ambassadeurs polonais à Paris, en 1573, peut donner une idée (1).

« On ne saurait exprimer l'étonnement de tout ce peuple, dit de Thou quand il vit ces ambassadeurs avec des robes longues, des bonnets de fourrures, des sabres, des flèches, des carquois; mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la somptuosité de leurs équipages, les fourreaux de leur sabres garnis de pierreries, les brics, les selles, les housses de leurs chevaux enrichis de même, et cet air d'assurance et de dignité qui les distingue supérieurement, et qui n'est bien naturel que dans des hommes libres. Leur taille, leur figure, leur bonne mine, tout imposait en eux, et rappelait l'idée de ces anciens sénateurs romains qui, maîtres de divers peuples, ne savaient obéir qu'à leurs propres lois, et qui trouvaient plus de gloire à donner des couronnes qu'à les porter. »

Des anciennes décorations intérieures, il ne reste au château que quelques plafonds à voussures du XVII<sup>e</sup> siècle. Regnard les a vus « superbement dorés ». Ils sont aujourd'hui tout noircis et abritent des rangées de lits militaires où, pâles et livides, somnoient les blessés de la garnison.

Un autre voyageur, Le Laboureur (2), parle de la magnificence de ces appartements royaux. « Rien ne se peut esgaler, dit-il, à la beauté des lambris des chambres du second étage, qui est le logement des roys et des reines. C'est véritablement la plus belle chose que j'ai veüe pour la délicatesse de la sculpture et pour les ornemens d'or moulu et de couleurs très fines. Dans la chambre principale, sont les trophées du roy Sigismond, avec mille patergues et mille enjolivemens au ciseau, qui sont admirables, et d'où pendent en l'air plusieurs aigles d'argent, qui sont les armes de la Pologne, que la moindre haleine de vent fait voltiger doucement, leur donnant une espèce de vie et de mouvement si naturel, que l'imagination en est aussitost persuadée que les yeux. »

Ne doit-on pas bénir les gens qui ont la manie d'écrire leurs voyages?

..

*Il est beaucoup de belles villes sur terre,  
Mais Cracovie est la première entre toutes,  
Et peu d'hommes ont visité Cracovie!  
Car elle se trouve si loin*

*Que le plus agile Cosaque en un jour n'y arriverait pas.  
Des palais et encore des palais, des églises et encore des  
[églises.]*

*Et tant de maisons bâties en pierre de taille!  
Près du roi les foules sont plus joyeuses,  
La jeunesse en dansant fait jaillir l'étincelle sous ses  
[éperons,*

*Et partout dans les rues, dans les champs,  
Ce ne sont que superbes bonnets, ceintures à grelots.*

Quelle plus jolie conclusion à trouver que ces vers charmants de Bohdan Zaleski?

Casimir STRYIENSKI.

(1) La fondation date du XIII<sup>e</sup> siècle. — Les Sukiennice ont été restaurées récemment.

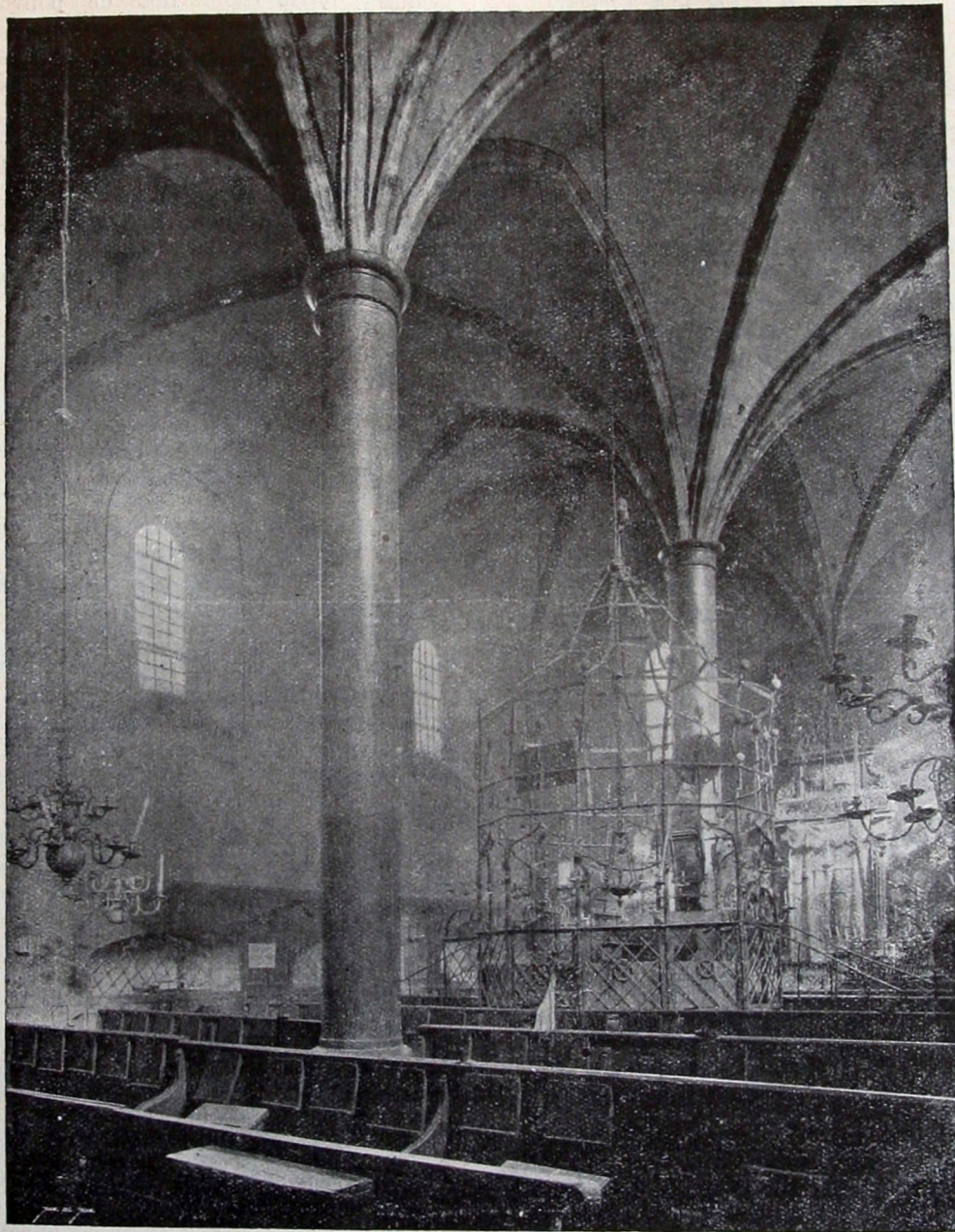
(2) Aujourd'hui installée dans un beau palais pseudo-gothique, près des plantations.

(3) Ecrit en 1833.

(1) Ces ambassadeurs venaient remettre à Henri de Valois le décret d'élection qui le nommait roi de Pologne.

(2) « Relation du voyage de la Roynie de Pologne, et du retour de Madame la Mareschale de Guébriant », par Jean Le Laboureur, S. de Bléranval, 1 vol. in-4<sup>e</sup>, Paris, 1647.





*Faubourg de Kazimierz. — Intérieur de la Vieille Synagogue (XVI<sup>e</sup> siècle)*





## ADALBERT KORFANTY

M. Adalbert Korfanty, qui vient d'arriver à Paris, est une personnalité éminemment représentative de l'énergie et du patriotisme polonais. Son rôle dans les événements qui se sont déroulés depuis deux mois en Haute-Silésie est assez connu pour qu'il n'y ait pas lieu d'en parler longuement : grâce à son ascendant moral et à son autorité, il a su se faire entendre des ouvriers et des mineurs haut-silésiens, justement inquiets d'un déni de justice. Il a pu maintenir l'ordre, assurer le ravitaillement, la continuation du travail des usines et de l'exploitation des mines dans un pays soulevé par la plus légitime des colères à l'annonce que, malgré des promesses solennelles, ses droits les plus sacrés étaient sacrifiés aux intérêts d'une poignée d'industriels prussiens et de financiers internationaux. C'est grâce à M. Korfanty que la Haute-Silésie n'a point été le théâtre de scènes de meurtre et de pillage, que la patriotique protestation de ses habitants s'est affirmée plus énergique et plus touchante encore par sa digne et constante obéissance aux conseils et aux avis du gouvernement français.

Mais nous n'avons pas à comparer ici l'attitude des patriotes polonais, dociles aux injonctions de la Commission interalliée et celle des mercenaires allemands du général Hœffer, ergotant, discutant et multipliant les pires provocations. Ce qui nous intéresse, ce sont les causes profondes de la popularité de M. Korfanty, cette popularité qui fait que tout naturellement, sans une hésitation, la Haute-Silésie l'a choisi pour chef, et que pas un insurgé n'a songé à se soustraire à sa direction.

Celui que les feuilles allemandes se plaisent à représenter comme un chauvin fanatique, un chef de bande, voire même un chef de brigands, est sorti du peuple. Il est né en 1873, à Sadzawsko, dans le district de Kattowice. Son père était un modeste ouvrier mineur. Il n'y a donc point moyen de nier le droit qu'a M. Korfanty à parler au nom de la Haute-Silésie. Il est toujours resté fidèle à ses origines et à sa patrie. Si l'on vous insinue que la Silésie était province prussienne, que Korfanty était un Allemand, haussez les épaules et passez. Pendant quarante-quatre ans, nos frères séparés

d'Alsace-Lorraine ne se sont point crus Allemands. Ne pouvant plus revendiquer la nationalité française, ils s'affirmaient Alsaciens-Lorrains. Korfanty n'a jamais été Allemand : il a toujours été Haut-Silézien.

Il eut l'heureuse fortune de pouvoir faire de bonnes études secondaires. Puis, il étudia à l'Université de Berlin. Le jeune Silésien, exilé dans la capitale de la Prusse, songeait bien souvent à ce qui se passait dans son pays natal. L'Allemagne impériale y continuait l'odieuse politique de germanisation que la Prusse royale menait depuis un siècle contre ce que ses hommes d'Etat, ses évêques même, appelaient dédaigneusement le *bétail polonais*. Adalbert Korfanty dut se demander bien souvent si le polonisme ne serait pas finalement vaincu dans cette lutte inégale, et s'il ne serait pas possible d'en coordonner les forces pour passer d'une défensive souvent confuse à l'audacieuse offensive. Il se voua à cette œuvre.

Revenu au pays, cet intellectuel s'engagea comme ouvrier mineur. C'était en 1900 ; il avait vingt-sept ans. Pendant plusieurs mois, il mena courageusement la dure et pénible existence qui était celle de la plus grande partie de ses compatriotes, qui avait été celle de son père et qu'il voulait connaître par lui-même. Le résultat de ce qu'il vit et comprit pendant cette période, il le condensa dans une petite étude publiée par un journal polonais et dont le retentissement fut immense. Documents officiels à l'appui, il établissait que l'incontestable majorité de la population silésienne était polonaise et que, pourtant, elle n'avait pas un seul député au Landtag comme au Reichstag. Et il annonçait que cet état de choses allait cesser.

En effet, avec l'appui de quelques amis, il mettait peu après sur pied une organisation de propagande électorale et lui créait un organe, *Le Haut-Silézien*, où il mena les plus âpres campagnes pour le respect des droits des ouvriers polonais en Haute-Silésie. Naturellement, les autorités allemandes s'émurent, puis s'inquiétèrent. Tous les prétextes furent bons pour poursuivre le journal et condamner son rédacteur. Naturellement aussi, la persécution ne fit que mieux tremper l'âme de Korfanty.

En 1903, c'étaient les élections au *Landtag* de Prusse, et M. Korfanty s'y présenta à Kattowice. C'était la première fois en Haute-Silésie qu'un candidat polonais se dressait contre un allemand. Il fut élu. Désormais, la conscience allemande, à côté de la voix des députés protestataires d'Alsace-Lorraine, entendra celle du député polonais de Haute-Silésie.

Aux élections suivantes, nouveau succès. Cette



fois, quatre nouveaux députés polonais viennent siéger aux côtés de Korfanty, sur les bancs du Landtag, et ils y font bonne besogne.

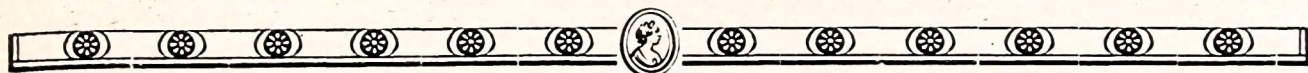
Tous les amis français de la Pologne doivent, en particulier, se rappeler celle qu'ils y ont accomplie pendant la guerre. A la tribune du Landtag, M. Korfanty a su faire entendre à ceux que nous ne pouvons déceimment considérer comme ses collègues, un certain nombre de vérités vengeresses, aussi bien quand il protestait contre les buts de guerre de l'Allemagne, que quand il criait au nom de ses compatriotes que la nation polonaise ne reconnaîtrait jamais la paix de Brest-Litowsk et qu'elle userait « de tous les moyens pour la réduire à néant ».

Le 6 juin 1918, tandis que les armées allemandes victorieuses entraient à Château-Thierry, les électeurs de Haute-Silésie envoyaient M. Korfanty comme député au Parlement d'Empire. Quelques

mois plus tard, il participait au mouvement qui assura la liberté à la Posnanie; puis, élu député à la Diète de Varsovie, il consacrait toute son indomptable énergie à l'émancipation de ses compatriotes...

Hai par les Allemands qui, hier encore, mettaient sa tête à prix, sans cesse menacé d'assassinat, le grand patriote silésien, toujours sur la brèche, a poursuivi sans défaillance son œuvre. Nous rappelions tout à l'heure la pénible tâche qu'il a assumée pendant la récente « insurrection ». Il n'est pas un Français qui puisse lui refuser son tribut de gratitude et d'admiration : de gratitude pour sa lutte intrépide contre le germanisme oppresseur, d'admiration pour sa foi patriotique et son acharné labeur. Un tel homme, fruit naturel d'une race, d'un peuple, en est le plus glorieux témoignage.

H. DE MONTFORT.



# UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

## RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

*L'action se passe à la campagne, chez Mme Dobroyska. Sa fille, Angélique, et Mlle Clara ont fait serment de haïr les hommes et de ne jamais se marier. Aussi, Albin, épris de Clara, ne cesse-t-il de se lamenter. Quant à l'étourdi Gustave, il écoute sans en tenir compte les bons conseils que lui prodigue son oncle Radoste, désireux de lui voir épouser Angélique.*

GUSTAVE. — L'homme de la capitale a vraiment besoin d'un talent infini pour parvenir à amuser ces beautés de province. Parlez du grand monde, on vous reprochera d'affecter des airs de supériorité; de l'agriculture, mais, observera-t-on, pour qui est-ce qu'on nous prend? est-ce que par hasard, à la campagne, on ne peut plus se connaître qu'en blé? de littérature, vous êtes déclaré pédant; si vous plaisantez, vous n'êtes qu'un étourdi, et si vous gardez votre sérieux, on vous fuira comme un sage. Soyez moqueur, vous êtes proclamé méchant, et votre mélancolie elle-même est attribuée à l'orgueil.

Bref, avant que de se faire bien voir en province, il faut y éprouver pour toutes ses paroles et toutes ses actions la critique la plus sévère et la plus injuste.

RADOSTE. — Mais Angélique mérite-t-elle toutes ces observations?

GUSTAVE. — De quoi dois-je enfin causer avec elle? Je lui ai parlé de champs, de prés, de ruisseaux et de troupeaux; où dois-je chercher encore d'autres sujets de conversation?

RADOSTE. — Tu te fâches tout de suite et tu uses de jurons! Mais comment causes-tu donc en ville?

GUSTAVE. — Je n'y cause jamais avec les demoiselles.

RADOSTE. — Demoiselles ou non, il ne s'agit pas de cela.

GUSTAVE. — Ah! mon cher oncle, tu as vieilli! Comment, tu ne sens plus que, lorsqu'on n'ose déclarer le sentiment qui nous anime, on s'évertue, on emploie mille paroles ingénieuses pour se rapprocher de son but, et qu'alors notre conversation devient plus brillante, pareille à un jet d'eau puissamment comprimé?

RADOSTE. — Ta comparaison n'est pas mal, j'avoue.

GUSTAVE. — Avec une demoiselle à marier, lorsqu'une fois j'ai proféré au milieu de mes soupirs la tendre



exclamation : « Je vous aime », si on me répond « Je vous aime aussi », eh bien, tout est dit.

RADOSTE. — Et si on répond par un : Je ne vous aime pas!

GUSTAVE. — Alors, c'est fini encore!

RADOSTE. — Mais il n'y a jamais moyen de s'entendre avec toi. Ecoute, fais attention un seul moment : connais-tu le projet d'Angélique et de Clara?

GUSTAVE. — Non.

RADOSTE. — Elles ne veulent pas se marier, et ne se marieront pas.

GUSTAVE (avec un effroi simulé, tout bas). — Comment, mon oncle, mais c'est incroyable! Elles veulent donc causer la ruine du genre humain en gardant leur virginité? Peut-être toutes les filles ont-elles fait un vœu semblable!

RADOSTE (lui caressant le menton). — Allons, étourdi, il faut que je conserve toujours pour toi de la faiblesse. (Il sort.)

GUSTAVE (après une pause). — Ce regard câlin et cet œil amoureux, ces soupirs cachés dans les profondeurs de son sein, ce front mélancolique avec cette physiologie souriante, parole d'honneur! tout cela me plaît, me séduit, m'enflamme de la passion la plus vive.

#### SCENE IV

ANGÉLIQUE. — CLARA. — GUSTAVE.

(Angélique s'assied et se met à broder. Gustave, s'adressant à Angélique, fait tous ses efforts pour lui plaire; il parle à Clara d'un ton railleur ou indifférent. Clara cause avec vivacité et répond souvent pour Angélique, dont la conversation doit être empreinte de modération et de douceur.)

GUSTAVE. — Enfin, voilà un armistice après de longs combats!

ANGÉLIQUE. — Je sollicite la paix.

GUSTAVE. — Qui pourrait lui être contraire?

CLARA. — Tout le monde ne la mérite pas.

GUSTAVE (sans faire attention aux paroles de Clara). — Ainsi pour première condition...

CLARA. — Pas si vite. Pas si vite!

GUSTAVE. — Une estime mutuelle.

ANGÉLIQUE. — Et ma neutralité.

GUSTAVE. — Cette condition ne saurait être admise. Faisons plutôt un traité offensif et défensif.

CLARA. — Quelle générosité!

GUSTAVE. — Je vais en dresser les articles.

ANGÉLIQUE. — Pure plaisanterie.

GUSTAVE. — Mais je vous en supplie...

CLARA. — Je crois bien que vous me suppliez.

GUSTAVE (à Angélique). — Qu'y a-t-il en cela d'extraordinaire.

CLARA. — Mon avis est...

GUSTAVE (s'adressant toujours à Angélique). — Je vous en conjure!

CLARA (à part). — Mais il a l'air de ne pas entendre seulement ce que je lui dis.

GUSTAVE. — Je serai fidèle à mes engagements.

CLARA (à part). — Se moque-t-il de moi?

GUSTAVE. — J'en ferai cent fois le serment...

CLARA. — Les serments sans fin ne vont qu'à ceux qui mentent la confiance d'autrui.

GUSTAVE (froidelement). — Un pauvre mendiant ne peut-il pas aussi trouver un trésor?

CLARA. — Pour cela, il y a un chemin bien long à faire!

GUSTAVE. — Les distances ne diminuent pas l'espoir.

CLARA. — C'est une conquête bien rare!

GUSTAVE (les yeux fixés sur Clara). — La modestie paraît chose plus rare encore.

CLARA (vivement). — Ainsi donc, c'est la guerre?

GUSTAVE. — Contre vous, Mademoiselle. J'étais armé depuis longtemps.

ANGÉLIQUE. — Je tiens pour Clara.

GUSTAVE. — J'envie son sort.

CLARA. — Je tiens pour Angélique.

GUSTAVE. — Il n'y a donc plus de guerre?

CLARA (avec une vivacité croissante). — Et pourquoi cela?

GUSTAVE. — Parce que je sens en moi un certain calme qui conviendrait à une demoiselle encore plus qu'à un homme.

CLARA. — Oh non! les hommes redoutent une entière franchise. Ils voilent leur âme et se placent toujours de manière à voir à leur aise et à n'être jamais vus.

GUSTAVE. — Je voudrais savoir d'où vient cette opinion si mauvaise sur les hommes?

CLARA. — Mais c'est plutôt une opinion flatteuse!

GUSTAVE. — Vous parlez de problèmes qui sont trop profonds pour mon esprit.

CLARA. — Comment donc? Le grand art, chez vous autres, ne consiste-t-il pas à tâcher de séduire et de trahir les femmes? C'est là où vous trouvez votre gloire, votre récompense, et celui qui peut énumérer le plus grand nombre de victimes n'est-il pas en quelque sorte le vainqueur couronné?

GUSTAVE. — Mademoiselle, je vous plains beaucoup.

CLARA. — Vous avez bien de la bonté, Monsieur; mais oserez-vous demander pourquoi vous me plaignez ainsi?

GUSTAVE (froidelement). — Pourquoi? C'est qu'avec une âme aussi innocente et si jeune encore, vous avez déjà éprouvé la trahison des hommes.

CLARA. — Qui vous dit que je l'ai éprouvée?

GUSTAVE. — L'homme bien portant ne se connaît pas en maladies, ni le riche en misère. De même, on n'apprend à connaître la trahison que lorsqu'on a été trahi. Le bon sens ne permet pas, d'ailleurs, que sur la simple lecture de quelques mauvais livres, on puisse déjà prononcer de condamnations si générales.

ANGÉLIQUE. — Mais les exemples se gravent dans la mémoire.

GUSTAVE. — Oh! dans les exemples on trouve du bon et du mauvais, et c'est presque toujours au mauvais que nous nous attachons. (S'adressant à Clara.) C'est sans doute pour venger tout son sexe que la belle Clara a juré de ne rendre heureux aucun de ses adorateurs.

CLARA (vivement). — Qui vous a dit?...

GUSTAVE (froidelement). — Qui? mais d'abord Albin!

CLARA (d'un ton railleur). — J'espère que de cette façon nous entendrons bientôt M. Gustave proclamer aussi de son côté les vœux d'Angélique. Il est si naturel de faire part aux autres des calamités que l'on éprouve.!

GUSTAVE (avec un sourire forcé). — Il faut l'avouer, Mlle Clara soutient la lutte avec une âme vraiment virile, et l'enthousiasme qui se peint sur ses joues rappelle les héroïques amazones!



CLARA (*avec feu*). — Mon enthousiasme, je ne le cache pas; j'expliquerai, je répéterai cent fois ce qu'il veut dire. Non, mon âme ne peut pas souffrir les hommes; je me suis proposé de les haïr, je l'ai juré et je tiendrai mon serment!

(*Elle sort.*)

SCENE V

ANGÉLIQUE — GUSTAVE.

GUSTAVE (*comme s'il parlait à Clara*). — Je tiendrai mon serment! Oui, oui, nous verrons cela. Haine à tous les hommes!... Et on ose le jurer... (*S'adressant à Angélique*) Mais non, vous ne partagez point ces idées. C'est un dieu irrité par nos crimes qui a fait germer en nous des sentiments haineux; comment votre âme si pure se serait-elle attiré un châtiment? Dites-moi que vous doutez d'un amour franc et sincère, et ce doute seul sera pour vous le sujet d'assez de tourments! Ah! croyez-moi; l'incrédulité, c'est un bouquet de ronces et d'épines que l'expérience tresse pour nous l'offrir sur nos vieux jours, tandis que la foi pure, c'est la fleur la plus ravissante de la jeunesse.

ANGÉLIQUE. — Cette fleur, les vents ne l'effeuillent-ils pas tôt ou tard?

GUSTAVE. — Les zéphirs l'effeuillent, mais le fruit s'est développé. (*Il approche une chaise et s'assied près d'Angélique.*) Je n'ai certes pas mérité votre haine, Mademoiselle, mais j'ai pu m'attirer grandement votre courroux.

ANGÉLIQUE (*d'un ton d'indifférence complète*). — Pas le mien, j'espère?

GUSTAVE. — Si, le vôtre!

ANGÉLIQUE. — Je n'en sais absolument rien.

GUSTAVE. — Vous le savez... mais pardonnez à celui qui blâme très franchement sa propre étourderie.

ANGÉLIQUE. — Pourquoi me dire tout cela?

GUSTAVE. — Comment pouvez-vous le demander? Quelle opinion peut donc m'être d'un plus grand prix? J'ai eu tort!

ANGÉLIQUE. — Vraiment?

GUSTAVE. — Je l'avoue.

ANGÉLIQUE. — J'y crois donc.

GUSTAVE. — Pardonnez.

ANGÉLIQUE. — Soit.

GUSTAVE (*lui baisant la main*). — Votre pardon est sincère?

ANGÉLIQUE. — Sincère.

GUSTAVE. — Je vais donc commencer une nouvelle vie. Mais avant tout, ne me refusez pas une espérance qui sera pour moi l'aurore du bonheur.

ANGÉLIQUE. — Je vous refuse toute espérance.

GUSTAVE (*d'un ton suppliant*). — Je ne veux qu'un rayon d'espoir!

ANGÉLIQUE. — Je n'accorde rien.

GUSTAVE (*reculant sa chaise*). — C'est trop dur! (*après une pause*). Vous connaissez les projets de mon oncle?

ANGÉLIQUE. — Oui.

GUSTAVE. — Votre mère daigne les favoriser.

ANGÉLIQUE. — Je le sais.

GUSTAVE. — La charmante Angélique se refusera-t-elle à combler tous les vœux que l'on forme pour elle?

ANGÉLIQUE. — Oui, je refuserai.

GUSTAVE (*se levant*). — Ai-je bien entendu?

ANGÉLIQUE. — Oui.

GUSTAVE (*ironiquement*). — En vérité, la réponse est laconique.

ANGÉLIQUE. — Et franche.

GUSTAVE. — Oh! c'est charmant. (*Il fait quelques pas et se rapproche de son ancienne place*). Est-ce que, par hasard, des yeux semblables à ceux de Clara...

ANGÉLIQUE. — Je n'en sais rien.

GUSTAVE. — Vous ne voulez donc pas vous marier?

ANGÉLIQUE. — A présent, non.

GUSTAVE. — Mais plus tard?

ANGÉLIQUE. — Qui peut prévoir l'avenir?

GUSTAVE (*se promenant fort agité*). — Pourquoi ne pourrait-on pas le prévoir? Ah! mon Dieu, on prévoit très facilement que bientôt quel que nouveau concurrent arrivera avec du bruit et de l'éclat, et obtiendra demain ce qui m'est refusé aujourd'hui. N'est-ce pas, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE. — C'est possible.

GUSTAVE (*après une pause, en s'asseyant*). — Permettez cependant une petite observation. Vous me repoussez, vous ne m'accordez aucune espérance, mais que du moins ce ne soit pas l'emportement qui dicte vos arrêts; c'est ma seule prière.

ANGÉLIQUE. — Je ne vous comprends pas.

GUSTAVE (*impatiente*). — Vous ne me comprenez pas; mais c'est que vous ne voulez pas me comprendre!

ANGÉLIQUE. — C'est encore possible.

GUSTAVE (*se lève avec humeur*). — C'est possible! c'est encore possible! c'est vraiment amusant, ma parole, d'honneur! c'est unique! Il n'y a donc que moi, apparemment, qui ne pourrai jamais plaire, tandis que quelque voisin, quelque espèce d'Albin, quelque amant sombre et mélancolique aura bientôt recueilli le prix de ses soupirs! (*Il s'assied et avec plus de calme*). Vous suis-je donc si insupportable?

ANGÉLIQUE (*toujours avec la même indifférence*) — Pourquoi donc?

GUSTAVE (*en rapprochant sa chaise*). — Ainsi, vous ne me trouvez pas si insupportable?

ANGÉLIQUE. — Non.

GUSTAVE. — Franchement?

ANGÉLIQUE. — Franchement.

GUSTAVE (*rapprochant encore sa chaise*). — Mais vous ne me regardez même pas?

ANGÉLIQUE (*levant les yeux de dessus son ouvrage*). — Au contraire.

GUSTAVE. — Voilà tout?

ANGÉLIQUE. — Eh bien! donc?

GUSTAVE. — Ah! vos regards sont si froids.

ANGÉLIQUE. — Pourquoi ne le seraient-ils pas?

GUSTAVE (*avec feu*). — Je les aimerais mieux courroucés. Oui, mettez-vous plutôt en colère.

ANGÉLIQUE. — Je ne vois aucune raison de me fâcher.

GUSTAVE (*se lève et murmure*). — C'est un supplice qui dure trop longtemps. (*Il fait quelques pas et s'arrête de nouveau devant Angélique.*) Vous éprouvez donc un bien grand plaisir à me voir souffrir ainsi?

ANGÉLIQUE. — Oh! déjà des souffrances!

GUSTAVE. — Vous ne croyez donc pas à mon amour?

ANGÉLIQUE. — Non.

GUSTAVE (*s'asseyant*). — Essayez des épreuves; dites ce que je dois faire; ordonnez, je vous obéirai en tout.

ANGÉLIQUE. — Mes ordres, c'est que vous ne me parliez plus d'amour.

(A suivre.)



# NOTRE ACTION

## NOTRE PÉTITION POUR LE RESPECT DES DROITS POLONAIS EN HAUTE-SILÉSIE

Elle est close depuis longtemps déjà, mais des listes de signatures arrivent toujours. Cela prouve que l'opinion publique ne reste pas indifférente devant les interminables marchandages des diplomates et qu'elle les juge aussi dangereux pour la France que déshonorants pour les Alliés. Les Allemands et ceux qui les soutiennent voudraient nous faire croire à un « problème » silésien, des plus difficiles à résoudre. Mais le bon sens proteste. Un des principaux buts de la guerre n'était-il pas le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? Les Haut-Silésiens n'avaient-ils pas opté pour la Pologne bien avant la guerre ? Il y aurait hypocrisie à s'en tenir étroitement aux chiffres d'un plébiscite truqué, plutôt qu'à l'esprit du Traité de Versailles, et plutôt qu'aux statistiques officielles allemandes d'avant-guerre.

Les liste qui nous parviennent portent avec les signatures, des témoignages de l'indignation des Français. *Pétition*, écrivent plusieurs, *à signer plutôt mille fois qu'une.*

Goûtez cette phrase, si nette, qui résume et tranche la question : *Les Polonais doivent avoir la Haute-Silésie, parce qu'ils y ont droit. Ceci pour leur bien et pour le nôtre.*

Un lieutenant qui a assisté à la préparation du plébiscite en Haute-Silésie même atteste : *A mon avis et d'après ce que j'ai vu, il est incontestable que tout le Sud de la Haute-Silésie (les districts miniers) doivent revenir à la Pologne.*

Un docteur en droit réclame l'attribution à la Pologne de toute la Haute-Silésie, pays essentiellement polonais, à part quelques petites localités qui n'ont aucune importance.

Nous avons encore reçu l'adhésion de l'UNION NATIONALE DES SYNDICATS AGRICOLES, qui compte 30.000 adhérents ;

De VINCENNES-SPORTIF, société des sports cyclistes ;

Des ECOLES NORMALES DE PARTHENAY et de CHALONS-MARNE ;

De la SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BOULOGNE-SUR-MER ;

De la SECTION DE NEUILLY DE LA LIGUE FRANÇAISE ;

Des employés de la COMPAGNIE P. L. M. (bureaux de Paris) ;

Des HOPITAUX BOUCAUT et NECKER ;

De l'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE de la rue d'Ulm ;

De la MAISON DES ÉTUDIANTES ;

Des MUNICIPALITÉS DE CERNOY, NOROY et LIEUVILLERS (Oise).

De nombreuses listes nous sont encore parvenues de PARIS et de la banlieue ; de BOULOGNE-SUR-MER (où passe ses vacances M. Emile LANGLADE!) ; de FERNEY-VOLTAIRE ; d'ETAMPES, de MARSEILLE ; de GRENOBLE ; de PALAISEAU, etc.

Quelques noms à relever : Jean CROUÉ, sociétaire de la Comédie-Française ; le radiologiste CONTREMOULIN ; Charles SABOUL.

Une liste de ROUMANIE porte, après un nombre respectable de noms : *et presque toute la population de la grande Roumanie!*

Des listes viennent même de SAIGON, de GRAND-BASSAM, de COLON !

Le peuple polonais n'est pas seul à réclamer la Haute-Silésie : toute la France, tous les pays qui veulent le règne du droit sont avec lui.

## NOS ENVOIS DE LIVRES EN POLOGNE

Chers lecteurs, votre générosité nous a permis d'envoyer en Pologne, dans le courant de juillet et d'août, le total de :

1.798 ouvrages

Ce qui fait pour cette année scolaire environ :

6.000 PUBLICATIONS OFFERTES PAR VOUS A VOS AMIS POLONAIS

Ne voilà-t-il pas des chiffres intéressants ?

\*\*

Les destinataires ont été, ces deux derniers mois :

D'abord, M. le Colonel MERCIER, délégué de la Mission militaire française à Lodz, où il veut organiser l'enseignement du français. Nous lui avons offert les précieuses séries tirées des apports des lycées parisiens (7 *Histoire de France*, Lavisse, cours moyen ; 14 grammaires, Larive et Fleury ; 9 *Tour de la France par deux enfants*, etc.).

Mme GNIEWOSZ, de Cracovie, a reçu des ouvrages élémentaires pour les institutrices françaises en Pologne, dont elle est la Providence.

Une soixantaine de livres classiques, en attendant mieux, ont été envoyés à M. Jean AUGUSTYNSKI, directeur du gymnase de Nakle, en Poznan. Il nous avait écrit pour nous démontrer la nécessité de créer des bibliothèques françaises en Pologne sur les confins de la Germanie. Mais nous en étions persuadés, et il ne nous avait manqué jusqu'ici que l'adresse de ce gymnase pour faire de lui un de nos « clients ».

Pia POPIEL a été également inscrite sur nos listes, et nous enverrons à elle et à ses compagnes les romans de la Bibliothèque Rose que son appel, reproduit plus loin, va faire affluer à nos bureaux, n'est-ce pas, chers lecteurs ? Ces gentilles enfants doivent être en train de se délecter aux *Aventures de la Famille Fenouillard*, aux *Mémoires d'un Ane*, et autres récits mirobolants que nous avons tirés pour elles de nos réserves. Le Maître LACOUR-GAVET, qui nous a transmis leur touchant appel, se joint à nous pour vous recommander ces fillettes.

Nous avons fait une large part dans nos expéditions à la Société FRANCO-POLONAISE de Poznan, que le Consul de France, M. DUFORT, est venu en personne nous recommander lors de son dernier voyage à Paris.

À la SOCIÉTÉ FRANCO-POLONAISE de Kielce ont été attribuées 50 publications. Aux *écoliers de Varsovie* (par le comte STANISLAS DU MORIEZ), encore une caisse de beaux livres rouges à tranches d'or.

Des livres et des cours de la Sorbonne et de l'École de Sèvres, aux professeurs de l'Université de Lublin, à ceux des Universités de Varsovie et de Poznan. Des ouvrages sur la guerre et des romans à CZYTELNIĄ DLA KOBIEC, de Poznan, etc.

Il s'est abattu sur nos bureaux une pluie de lettres de Kansk, qui, toutes, se terminaient par un : Vive la France, trois fois répété, et agrémenté d'une cédille. Nous avons répondu à toutes. Les philatélistes pourraient se mettre en rapport avec nos petits camarades de Kansk, dont beaucoup sont collectionneurs. Nous leur communiquerons bien volontiers des adresses.

\*\*

Nos meilleurs remerciements à Mme FRANÇIN, de Neuilly, à laquelle nous devons une trentaine d'ouvrages dignes de pren-



dre place dans une bibliothèque d'Université (l' « Histoire de la Philosophie », de Fougère ; les « Premiers Essais de Philosophie », de Cousin ; l' « Evolution des Dogmes », de Guignebert, etc.). Par Mme Francin, l'éminent professeur H. BOUASSE nous a fait remettre son cours de physique en 8 volumes in-4°, qui vont combler d'aise les professeurs de l'Université de Lublin.

Le Lycée Victor-Hugo, dont nous avons apprécié de longue date la générosité, nous a fait encore remettre par Mlle Lucile VEYRE, 180 volumes, et des collections de « Lectures pour Tous », d' « Annales », etc.

Le Lycée Jules-Ferry nous a gratifiés de 80 ouvrages de distribution de prix, splendides, flamboyants neufs. Vrais cadeaux d'amis à leurs amis.

L'Ecole Normale Supérieure de Sèvres a envoyé 21 collections de ses « Bulletins », où se trouvent des cours de Marcel Dubois, Jean Perrin, Edmond Perrier, Paul Desjardins, Gustave Lanson, etc. Plus 12 volumes : romans de Balzac et de Mauissant et ouvrages classiques.

Le prince MIRSKI, Mlle Anna DYBOWSKA, le lieutenant GARSZYNSKI, M. de LISLE et Miles BESSON comptent aussi parmi les récents donateurs.

\* \*

L'Y. M. C. A., en la personne de Sir ARCHIBALD, a mis très gracieusement à notre disposition une large place sur le navire qu'elle affrète à Anvers pour la Pologne. Nous lui avons demandé de vouloir bien répartir entre les étudiants polonais plusieurs centaines de revues.

### APPEL AUX ENFANTS DE FRANCE PAR LES ENFANTS POLONAIS

« Les petits enfants crient en demandant du pain », disent les Saints Livres.

Le même cri de misère retentit presque partout dans notre chère Pologne. On a faim, non seulement du pain matériel, mais aussi de celui qui nourrit l'intelligence.

Nous sommes jeunes encore dans notre vie ressuscitée, nous avons besoin de l'alimenter sainement, fortement, pour devenir une sœur vaillante de la chère France. Aussi vers elle, avec confiance, nous tendons la main en disant : donnez-nous du pain, du bon pain de chez vous, donnez-nous des livres ! Oui, envoyez-nous des livres français afin que nous connaissions mieux votre beau pays, sa langue, sa littérature et ses mœurs. Que les enfants sachent votre nom avant de le trouver dans les pages de l'Histoire, qu'aux alliés politiques succèdent des alliés d'esprit et de pensée.

Donnez-nous des livres, car nous ne sommes pas en état de renverser l'obstacle présenté par la différence du change qui, de quelques francs, fait chez nous des centaines de marks ; et pourtant, il faut reconstituer nos bibliothèques d'écoles ruinées

par la guerre, et pouvoir mettre entre les mains de nos petits frères et sœurs ce qui a charmé nos premières années : *Les Petites Filles modèles, Mémoires d'un âne, Le Journal de Marguerite*, etc. Si chaque enfant de France voulait se priver d'une revue délaissée ou d'un livre vieux et déjà lu, au profit d'un petit Polonais, quelles bibliothèques toutes prêtes pour une propagande française !

Nous, jeunesse de Pologne, nous jetons vers vous l'appel de notre détresse ; recevez-le dans vos cœurs, et ne laissez point passer une occasion de faire connaître votre patrie à ceux qui l'aiment déjà ; soyez sûrs de notre intime reconnaissance ; les enfants de Pologne n'oublient jamais un bienfait, et s'uniront à vous pour crier : « Vive la France ! »

PIA POPIEL,

au nom de ses jeunes sœurs et compagnes.

Zbylitowska-Gora, près Tarnow (Pologne).

## LE " JOURNAL DE POLOGNE "

Quotidien du soir paraissant en français  
à VARSOVIE, 54, Nowy Swiat

Directeur : Frédéric DELAGNEAU - Rédacteur en Chef : Robert VAUCHER

Le " JOURNAL DE POLOGNE " est le seul quotidien servant de trait d'union entre la France et la Pologne. Il est le mieux renseigné sur toutes les questions politiques, littéraires, économiques et financières concernant la Pologne et l'Est européen. Il donne des chroniques régulières sur l'action des " Amis de la Pologne ".

Le " JOURNAL DE POLOGNE " vient d'instituer des services économiques donnant des renseignements gratuits sur toutes les questions d'importation et d'exportation, intéressant la France et la Pologne, sur les Bourses de Pologne et valeurs polonaises cotées aux Bourses de Paris et de Lille.

S'adresser aux Services Parisiens  
9, rue Richemont, PARIS (8<sup>e</sup>)

Abonnement : Un an, 70 fr. ; Six mois, 36 fr.

## LA POLOGNE POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7<sup>E</sup>)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques. Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'Association France-Pologne et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.



# LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7<sup>e</sup>) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

*Président* : LOUIS MARIN, Député; *Secrétaire Générale* : ROSA BAILLY; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.

*Membres du Conseil d'administration* : M<sup>lrs</sup> MESPOULET, L. VEYRE; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ; KERVAREC, agrégé d'histoire; CHARLES MARIE, chargé de cours à la Sorbonne; A. MERLOT, Directeur de la Pologne; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHEL, membres de l'Institut; ABEL LEFRANC; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France; AULARD, ANDRÉ LALANDE, MATRUCHOT, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud; A. FONTAINE, Inspecteur général; LATREILLE, de l'Université de Lyon; GEORGES WEILL, de la Faculté des lettres de Caen; BERNUS; GEORGES BIENAIMÉ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON; PAUL CAZIN; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales; HERRIOT, Maire de Lyon; JANVIER, Maire de Rennes; ANDRÉ LICHTENBERGER; Généraux MALLETERRE; DE MAUD'HUY, DU MORIEZ, PAU, WEYGAND; MÉNABRÉA, Secrétaire Général de France-Pologne; D<sup>r</sup> NICAISE; D<sup>r</sup> JULIEN NOIR; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France; LOUIS RIPPAULT; LÉON ROBELIN; J.-H. ROSNY, aîné; Mme YVONNE SARCEY; MARC SANGNIER; GABRIEL SARRAZIN; E. SCHURÉ, etc.

*NOTRE BUT*, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de *revivifier l'ancienne amitié franco-polonaise*; et cela, *dans l'intérêt même de notre patrie*.

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

<i>Lyon</i>	<i>Rennes</i>	<i>Beauvais</i>	<i>Le Havre</i>	<i>Nantes</i>
<i>Marseille</i>	<i>Caen</i>	<i>Versailles</i>	<i>Chambéry</i>	<i>Laval</i>
<i>Soissons</i>	<i>Clermont</i>	<i>Draguignan</i>	<i>Bayonne</i>	<i>Rouen</i>

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux *Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand*, aux *Collèges Chaptal, d'Aulun*, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.



Si notre œuvre vous intéresse ;

Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :

**ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !**

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur,

7, rue de Poitiers, Paris (7<sup>e</sup>).

Nom .....

Le ..... 19

Profession .....

Signature :

Adresse .....